

privé attaché à la filière de la gaulle mitoyenne et ensuite le pigeon lié à la filière de la première gaulle. A mesure que l'oiseau ennemi s'avance de plus près, les pies-grèches désignent par leur agitation plus ou moins vive, l'espèce d'oiseau qui paraît; elles ne s'agitent que mollement si c'est un milan, une buse, un aigle; si c'est un busard, elles se débattent sur leur perche en poussant de grands cris; enfin, si c'est un épervier ou un faucon qui s'approche, elles ne tardent pas à jeter des cris de détresse et à se précipiter dans leurs réduits 1). C'est alors que le chasseur retire de sa loge le pigeon enfermé derrière le filet près duquel le faucon s'est approché davantage. Le faucon s'abat aussitôt, fond sur le pigeon, le lie et s'acharne tellement sur sa proie que le chasseur peut entraîner l'un et l'autre, à l'aide de la filière, vers le piquet perforé dont nous avons parlé plus haut, et les envelopper facilement dans le filet. On se procure de cette manière, soit en automne, soit au printemps 2), toutes sortes d'oiseaux de proie, mais particulièrement des faucons pèlerins et quelquefois aussi des gerfaux. Ces derniers, cependant, ne quittent que rarement la Norvège, on est ordinairement obligé d'aller les chercher dans leur patrie, où on les prend absolument de la même manière que nous venons de décrire, en établissant les filets sur les plateaux de cette contrée montagneuse.

Il y a, pour s'emparer des faucons de grande taille, plusieurs autres moyens plus simples que le précédent, mais que l'on peut seulement employer, lorsque, par un heureux hasard, on vient à rencontrer un de ces oiseaux sur un terrain favorable. Aussitôt que l'on aperçoit le faucon, on tâche de s'en approcher, sans en être vu; parvenu à une distance convenable, on lâche alors un pigeon, aux pieds duquel on a attaché une ficelle enduite de glu, longue de trois pieds et pourvue au bout libre d'un menu caillon ou d'un petit objet quelconque d'une légère pesanteur. Dès que le faucon a pris le pigeon, il s'engage dans la ficelle, tombe à terre, et comme il est incapable de se relever, le chasseur peut alors s'en emparer tout à son aise. On emploie ordinairement le moyen suivant, lorsqu'il s'agit de rattrapper les oiseaux de chasse égarés qui, ayant joui de leur liberté pendant quelque temps, ont repris à un certain degré leur caractère farouche. Sitôt qu'on aperçoit le faucon, on lâche un pigeon aux pieds duquel on a eu soin d'attacher une ficelle longue de soixante à quatre-vingt pieds et par conséquent assez pesante pour que le faucon ne puisse emporter le pigeon après l'avoir pris. Le faucon obligé de se poser à terre avec sa proie, se met aussitôt à la déchirer, mais dès qu'il l'a tuée et qu'il en a enlevé quelques morceaux, le chasseur se montre et chasse le faucon. On arrange alors autour du pigeon un nœud coulant qui fait partie d'une ficelle lon-

gue de quelques centaines de pieds et dont un bout est attaché à un piquet enfoncé près du nœud coulant. Après avoir couvert ce nœud coulant de plumes de pigeon, si c'est un faucon égaré que l'on veut reprendre, et de brins d'herbes ou de bruyères, si c'est un faucon sauvage, le chasseur se retire, emportant l'autre bout de la ficelle, et se cachant quelque part pour attendre le retour du faucon. Celui-ci, ne voyant plus personne, ne tarde pas à retourner près de sa proie et il se trouve aussitôt pris par les pieds dans le nœud coulant que le chasseur reserre avec la filière.

Quant aux autours, il y a différentes manières de les prendre. On se sert ordinairement à cet effet d'une espèce de cage 3) de la forme d'un cube plus spacieux par en haut que par en bas; les parois de cette cage que l'on place près de la lisière d'un bois sur un poteau fiché en terre, sont revêtues d'un filet grossier, dont celui d'en haut est mobile et arrangé, au moyen d'un mécanisme assez simple, de manière à ce qu'il puisse recouvrir l'ouverture de la cage au moment où l'autour veut enlever le pigeon mis comme appât au centre de la cage. On emploie également pour prendre les autours un filet carré, suspendu de façon qu'il renferme un espace de dix à douze pieds cubes; l'autour, en fondant sur le pigeon qui est attaché à terre au centre du filet, s'y empêtre de manière que tous ses efforts pour s'en débarrasser sont inutiles. S'il s'agit de prendre les autours branchiers, on les attire vers le filet, en imitant la voix de leurs parents. Pour les éperviers, les émerillons et en général les oiseaux de proie de petite taille, on les prend, soit aux filets pour les pinsons, soit à cette espèce de filets qu'on appelle pantière; mais les différentes méthodes de prendre les autours, les éperviers et les petites espèces de faucons étant connues de tous les chasseurs et n'étant jamais employées par les fauconniers, nous n'en donnons pas dans notre ouvrage la description détaillée.

Dès que l'on a pris un oiseau dont on veut se servir pour la chasse, on en enveloppe les ailes avec le linge dont nous avons parlé plus haut et on le garrotte au moyen des rubans attachés à ce linge, pour le transporter ensuite à la maison. On peut aussi, si le faucon a été pris le matin, le garder auprès de soi jusqu'au soir, mais alors on lui met le chaperon de rust et les entraves dont on a eu soin de serrer les nœuds inférieurs avec une ficelle; on lui bride l'aile, on lui émousse les ongles et le bec, et on l'attache sur le sol en dehors de la loge où il reste jusqu'à ce que l'on retourne chez soi. Les soins ultérieurs qu'on lui donne ayant rapport au traitement et à l'affaitage des oiseaux, nous en parlerons dans les chapitres suivants.

## DE LA MANIÈRE DE TRAITER LES OISEAUX DE CHASSE.

En parcourant les nombreux ouvrages qui ont été publiés sur

1) Les signes d'alarme que donnent les pies-grèches varient à l'infini, non seulement suivant l'espèce d'oiseau de proie que se montre, mais aussi selon que ces oiseaux s'approchent lentement ou vite, qu'ils survolent la terre, ou qu'ils plissent à des hauteurs considérables, etc. Il est impossible, sans les avoir observés avec attention, de se faire une idée de l'instinct étonnant de ces petits êtres dans le fait avoir bien étudié les ballades, avant d'être à même de juger de toute leur importance. —

l'art de la fauconnerie, on s'aperçoit qu'ils sont en grande partie

2) Ce n'est ordinairement qu'en cas de besoin que l'on ouvre cette cage au printemps d'abord, parce qu'il s'agit dans cette saison qu'un petit nombre de faucons retournent vers le nord-est, et ensuite, parce qu'alors il ne reste guère le temps nécessaire de les laisser suffisamment pour la haute volée. — 3) Nous avons fait représenter sur le titre de notre ouvrage cet appareil connu en Allemand sous le nom de «Balichmann».

remplis de détails sur les maladies véritables ou imaginaires des oiseaux de chasse, ainsi que sur les moyens de guérir ces maladies. Se copiant les uns et les autres sans remonter à la source d'où provenaient les secrets de l'art prétendu de traiter les oiseaux malades, et imbus de préjugés dont ils ne savaient pas s'affranchir, les auteurs de ces écrits attachèrent la plus haute importance à cette science obscure, à ce nombre infini de remèdes dont l'inefficacité se montre toutes les fois qu'il s'agit de les appliquer. Plus éclairés que leurs ancêtres et guidés uniquement par l'expérience, les fauconniers de nos jours ont totalement rejeté ces fausses pratiques, inventées par les peuples orientaux et dont la connaissance nous a été transmise par les écrits ou traditions des fauconniers arabes; ils ont réduit l'art de traiter les oiseaux de chasse aux éléments les plus simples; ils ont reconnu qu'il n'existe pas de remèdes sûrs pour rétablir la santé des oiseaux atteints d'une maladie sérieuse, et au lieu de prendre des peines inutiles pour les guérir, ils tâchent plutôt de prévenir ces maladies, en mettant tous les soins possibles à conserver la santé des oiseaux.

Un des points les plus essentiels pour atteindre ce but, réside dans le choix et la juste mesure des aliments que l'on doit distribuer aux oiseaux de chasse. Le pât ordinaire dont on se sert pour les nourrir, consiste en viande de bœuf fraîche dont on a retranché les parties tendineuses et membraneuses ainsi que la graisse. Aux oiseaux de bas vol, on donne cette viande simplement coupée en morceaux plus ou moins gros qu'on leur fait dépecer en les mettant sur le poing; mais si elle est destinée pour les faucons, on la hache au point de former une espèce de pâte, et on a soin d'y mêler quelques œufs frais. On donne aux oiseaux niais le pât deux fois par jour, savoir, le matin à sept heures et l'après midi à cinq heures, et on leur permet d'en prendre chaque fois à leur gré; mais il est bon de leur présenter une ou deux fois par semaine, au lieu du pât ordinaire, soit des pigeons vivants, soit des cornelles ou des choucas récemment tués. Quant aux oiseaux de passage, ou en général à l'égard des oiseaux adultes, il suffit de les paître une seule fois par jour; mais il est nécessaire d'observer certaines règles par rapport à l'heure où on les repaît et à l'égard de la quantité de nourriture qu'on leur présente chaque fois. On donne aux oiseaux de passage nouvellement pris le pât, le matin à dix heures, et on leur permet en outre de prendre quelques beccades d'un morceau de chair, tant à la suite de leur repas ordinaire qu'au moment de les remettre à la perche, après les avoir portés sur le poing depuis quatre heures jusqu'à onze heures du soir. On cesse ce régime dès que commencent les leçons qui ont pour but d'accoutumer l'oiseau à sauter sur le poing. Dès ce moment on lui donne le pât à une heure de l'après midi; cependant, cette règle ne s'applique d'une manière aussi rigoureuse ni à l'autour, ni à l'épervier. Les oiseaux de chasse ne sachant pas, à l'état sauvage, se procurer tous les jours une proie nouvelle et étant en conséquence obligés de passer quelquefois, après s'être repus, des journées entières sans prendre de nourriture, il est essentiel de varier de temps en temps la quantité de pât qu'on leur donne chaque fois. C'est le samedi qu'on choisit ordinairement pour leur donner bonne gorge, ce jour étant

suivi de celui du repos, où on ne leur distribue que demi-gorge. Durant l'époque de la chasse, on ne repaît les oiseaux qu'on emploie pour cet exercice qu'au moment qu'ils ont volé; mais il faut encore modifier ce régime à l'égard du gerfaut et des faucons blanc et d'Islande. Ces oiseaux de grande taille digérant leur proie moins vite que les autres espèces, on ne peut les employer pour la chasse successivement pendant deux jours; on leur donne par conséquent bonne gorge le jour qu'ils ont volé et demi-gorge le jour suivant. Comme on repaît de pigeons, pendant les époques de l'affaitage et de la chasse, les oiseaux toutes les fois qu'ils ont volé ou fait leur leçon, ils avalent d'eux-mêmes la quantité de plumes nécessaire à la digestion des aliments; mais lorsque après ces époques on ne les nourrit que de viande de bœuf, il est nécessaire de leur donner, au moins deux fois par semaine, soit quelque oiseau vivant, soit la peau d'un oiseau encore couverte de ses plumes; on donne de préférence une peau ou des poils de lièvre ou de lapin, aux espèces de grande taille destinées à la chasse de ces quadrupèdes, tels que le gerfaut, le faucon blanc et le faucon d'Islande.

Il y a plusieurs autres points qu'il convient d'observer pour conserver la santé des oiseaux. Quand il fait beau temps, on doit les jardiner, c'est à dire, les exposer à l'air tous les jours, après qu'ils ont rejeté la pelotte. A cet effet, on porte à l'air les oiseaux niais perchés sur les blocs; mais, pour les oiseaux de passage, on établit dans un jardin ou dans un autre lieu convenable des mottes de gazon hautes d'un pied, sur lesquelles on place les faucons chaperonnés, les attachant à l'aide de la longe à de petites fourchettes de bois fichées dans le sol.

Il est également essentiel de faire prendre de temps en temps des bains aux oiseaux de chasse. A cet effet, on les porte, l'aile bridée et après leur avoir donné bonne gorge, sur les bords d'une rivière ou d'un étang dont les eaux sont limpides; on les attache sur le sol à l'aide d'une filière liée à la longe; on leur ôte le chaperon, puis on se retire à une petite distance. On laisse à l'oiseau, après s'être baigné, le temps nécessaire pour s'éplucher et se sécher; mais dès qu'il commence à se montrer inquiet, on s'approche de lui avec précaution, on le prend sur le poing, on lui remet le chaperon et on le porte chez soi. S'il s'agit de baigner les oiseaux niais, on peut aussi se servir à cet effet d'un vase très spacieux d'argile ou de bois. Durant l'époque de l'affaitage, on baigne les oiseaux tous les huit jours; mais on ne les baigne qu'une fois dans l'espace de trois semaines, dès qu'ils sont affaîtés au point de voler pour bon.

Le traitement des oiseaux de chasse, lors du temps de la mue, exigeant beaucoup de soins, on ne garde ordinairement, à l'approche de cette époque, que les espèces rares ou les individus dont on a pu apprécier les bonnes qualités. Dès qu'ils commencent à changer de plumage, on les met trois ou quatre ensemble dans des appartements spacieux; on y place des blocs pour qu'ils puissent se percher; on leur ôte les entraves, les sonnettes et le chaperon; on leur distribue tous les jours une nourriture abondante; on les baigne souvent; en un mot, on tâche de favoriser par des soins assidus le développement des nouvelles plumes et d'entretenir la santé de ces précieux oiseaux. Si les oiseaux hérissent les plumes, s'ils tremblent, c'est

un signe qu'ils deviennent malades, ce qui arrive le plus souvent durant l'époque critique de la mue. Il faut alors redoubler de soins et les nourrir, au lieu du pât ordinaire, de pigeons vivants; c'est à cela que se borne la science pharmacologique des fauconniers modernes, et cette panacée tient lieu de tous ces nombreux remèdes employés autrefois par leurs confrères.

Les fauconniers ont des procédés aussi simples qu'ingénieux pour remédier aux accidents qui arrivent au pennage des oiseaux. Si une plume se trouve rompue ou froissée, on la coupe pour en séparer la partie détruite, que l'on remplace par une plume correspondante de la même espèce d'oiseau, par conséquent absolument semblable et coupée de manière qu'elle se joigne parfaitement à l'autre plume. Après avoir trempé préalablement l'aiguille à enter dans une solution de sel ou dans du vinaigre, on la fixe d'abord dans la nouvelle plume, et puis on l'attache à celle qui tient à l'oiseau, que l'on fait prendre sur le poing par une deuxième personne lors de cette opération. Nous ne parlerons pas des blessures que peuvent recevoir les oiseaux de chasse; si elles sont légères, elles guérissent d'elles-mêmes; si, au contraire, elles touchent aux parties nobles, ou si l'oiseau s'est rompu l'aile, la cuisse ou la jambe, la guérison, si elle a lieu, est ordinairement de nature à rendre l'oiseau de nulle valeur pour la chasse.

Il arrive souvent que les oiseaux sont incommodés par la vermine. On se sert, pour les en débarrasser, d'une infusion de tabac mêlée avec de l'eau-de-vie. Après avoir mouillé de ce liquide le bec, la nuque, les jointures de l'aile, le croupion et les pieds des oiseaux, on fait sortir, au moyen de la fumée de tabac, la vermine qui ne tarde pas à mourir, dès qu'elle a touché aux endroits mouillés par ce liquide. Comme il faut avoir soin de ne pas endommager le pennage de l'oiseau, il est nécessaire de se faire seconder par deux aides, lors de la première partie de cette opération qui s'appelle laver l'oiseau, l'un pour mettre et retenir l'oiseau sur un coussin posé sur une table, l'autre qui est placé au côté gauche pour tenir les serres de l'oiseau. Deux personnes suffisent pour exécuter l'autre partie de l'opération qui s'appelle fumer l'oiseau; l'une, se plaçant devant, l'autre derrière l'oiseau que l'on a attaché sur la perche. On se sert, à cet effet, d'une pipe de terre cuite dont on a enlevé la moitié du tuyau; après l'avoir remplie de tabac léger et en avoir enveloppé d'étoupe le fourneau, on allume la pipe et prenant alors le fourneau à la bouche, on

chasse la fumée par le tuyau que l'on introduit entre les plumes.

Nous avons déjà dit plus haut qu'on a l'habitude d'émousser les ongles et le bec des oiseaux nouvellement pris; cette opération se répète ordinairement trois fois par an ou toutes les fois que les parties dont nous venons de parler se sont développées au point de pouvoir infliger des blessures trop profondes, soit à la main du fauconnier, soit aux hérons destinés pour les leçons d'affaitage ou auxquels on veut rendre la liberté, soit enfin à d'autres faucons, s'il arrive que ces oiseaux s'attaquent entre eux, au lieu de poursuivre le gibier.

Le cabinet destiné pour les oiseaux de chasse doit être plus ou moins spacieux, suivant le nombre d'oiseaux que l'on se propose d'y enfermer. Les fenêtres de ce cabinet sont pourvues de volets que l'on ferme à l'approche de la nuit, pour ne les ouvrir le jour suivant que quand les oiseaux ont rejeté la pelotte. Ce cabinet est garni des deux côtés de perches placées à une distance des murs de trois à quatre pieds et à une hauteur de cinq pieds du sol que l'on couvre à cet endroit d'une couche épaisse de sable. Ces perches sont d'un diamètre d'environ deux pouces et demi, couvertes en dessus de paille et revêtues de linge grossier ou de flanelle; au dessous de ces perches est suspendu un linge, large environ de deux pieds, afin d'empêcher que les oiseaux, en volant et revolant, ne s'entortillent autour de la perche. En mettant plusieurs oiseaux sur une perche, il est essentiel de les éloigner les uns des autres à peu près à deux pieds de distance. Les perches destinées pour les oiseaux niais, pour les oiseaux malades ou en général pour tous les oiseaux lors de l'époque de la mue, s'appellent blocs; ce sont des billots hauts d'un pied, plus larges à la base qu'en dessus où ils offrent un diamètre d'environ neuf pouces, et pourvus au centre d'un crochet en anneau par lequel on passe la longe en attachant le faucon sur le bloc; on garnit ces blocs de gazon, lorsqu'il s'agit d'y mettre les oiseaux niais. Chaque oiseau a son nom particulier <sup>1)</sup> indiqué sur une étiquette que l'on attache aux perches. Le cabinet où l'on enferme les faucons sert en outre de lieu de dépôt pour les divers outils et instruments de fauconnerie. Quant aux oiseaux de bas vol, au lieu de les enfermer dans des cabinets, on établit leur perche dans un lieu quelconque où ils sont à l'abri de la pluie, et l'on préfère même les lieux fréquentés, afin qu'ils prennent l'habitude de voir continuellement des hommes et des chiens.

## DE L'ÉDUCATION ET DE L'AFFAITAGE DES OISEAUX DE CHASSE.

L'art d'affaiter les oiseaux de chasse a été de tout temps regardé comme une science digne de captiver l'attention et qui atteste au plus haut degré le pouvoir que l'homme exerce sur les animaux <sup>2)</sup>. Si l'on peut appeler l'art de dresser le chien

pour la chasse un triomphe obtenu par l'homme sur les animaux, l'art de dresser les oiseaux pour le même but doit au premier abord exciter bien davantage l'étonnement; car, dans le premier cas, il s'agit d'un animal domestique doué d'un

<sup>1)</sup> L'usage de donner des noms aux oiseaux est ancien; il existait déjà, comme nous le verrons plus tard, du temps de l'empereur Frédéric II. D'Arvesani fait mention de plusieurs faucons célèbres et vante particulièrement un grand tout blanc que possédait Louis XIII. Voici quelques noms de faucons qui ont successivement appartenu au «chalking» chez: César, Napoléon, Prince of Orange, Duc of Wellington, Oliver Cromwell, Chassé, Sultan, Duc, Lot, Marston, Firebrand, Comet, Rocket, Bulldog, etc. — On trouve dans d'Arvesani entre autres les noms suivants:

la Perle, le Cora, Bataouga, le Clavier, le Réal, la Bannière, le Faucon, le Bazzou, le Gentilhomme, etc. — <sup>2)</sup> Linné lui-même, après avoir dit dans son *Système de la nature*, 12<sup>e</sup> édit., t. p. 127: «Ars supponit Falcones Gaudacha et Latia, insipientes, venandi Gajellia, Ardus, Avicula, etc. propriis artificibus commissa, in hauriant impetum, cibanda etiam a «mulo», ajunt plus hoc «Falconis ars ad occupationem et venantem instrumendi Falcones tenent in «Sensation».